Document generated on 04/18/2024 9:04 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Le royaume des paumés
The Big Lebowski

Paul Beaucage

Volume 17, Number 1, Spring 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34303ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beaucage, P. (1998). Review of [Le royaume des paumés / *The Big Lebowski*]. *Ciné-Bulles*, *17*(1), 38–39.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le royaume des paumés

par Paul Beaucage

Forts du succès public et critique remporté par leur film précédent, le solide **Fargo**, les frères Coen reviennent à la charge avec **The Big Lebowski**. Au début des années 90, aux États-Unis, un marginal se nommant Jeff «The Dude» Lebowski (Jeff Bridges) est victime d'un singulier quiproquo: deux hommes de main de la pègre se présentent à son domicile et le menacent de lui régler son compte s'il ne rembourse pas une forte somme d'argent qu'il devrait à ses créanciers. Mais Jeff n'est qu'un chômeur fauché, vivant dans un bungalow misérable. Par conséquent, il parvient à convaincre ses agresseurs qu'il y a erreur sur la personne et que l'individu recherché est un autre Jeff Lebowski, millionnaire de Pasadena. Sans tarder davantage, ceux-ci quittent les lieux. Cependant, Jeff n'a pu empêcher l'un d'entre eux d'uriner sur son tapis. Indigné par ce geste méprisant, il cherche à obtenir réparation de la part de M. Lebowski, l'homme que les deux malfrats voulaient intimider.

Comme dans leurs films précédents (**Blood Simple**, 1984, **Miller's Crossing**, 1990, **Barton Fink**, 1991), Joel et Ethan Coen ont écrit un scénario à la structure assez relâchée, lequel souligne habilement l'absurdité de l'existence des principaux personnages. En l'occurrence, ceux-là adoptent les codes du film noir afin de relater le long voyage initiatique du protagoniste. Or, la principale activité de Jeff, consiste à jouer aux quilles avec Walter Sobchak (John Goodman), un vétéran de la guerre du Vietnam, et Donny, un autre type désœuvré. Du reste, il apparaît comme un «rescapé» de l'époque *hippie* des années 70, un éternel *looser*, sympathique en raison de sa bonhomie, de son absence de prétention et de son anticonformisme. Sa présence, ainsi que celle de son compagnon Walter, dans l'univers très codé du polar engendre une suite de situations très cocasses. Évidemment, l'intrigue du film manque parfois de clarté, voire de vraisemblance dramatique. Cela demeure secondaire aux yeux des frères Coen. L'élément clé, selon eux, ce sont les interactions qui ont lieu entre les représentants de différentes classes sociales. À cause d'une confusion d'identité, «The Dude» se voit tout à coup plongé dans un autre univers: celui des bien nantis. Progressivement, il en découvre les tares et s'impose (un peu malgré lui) comme un révélateur de leur réalité corrompue.

Au demeurant, il faut reconnaître que la description de savoureux types sociaux rend le film des frères Coen particulièrement truculent. En premier lieu, Jeff apparaît comme un quadragénaire désœuvré qui se révolte subitement contre l'injustice sociale dont il est victime. Toutefois, il ne dispose que de moyens très limités pour le faire. Parmi les autres types qui retiennent notre attention, mentionnons celui de Walter, l'ancien combattant, un homme impatient et puéril qui est prêt à tout pour obtenir gain de cause. Pour sa part, le personnage de M. Lebowski symbolise le millionnaire arrogant qui croit fermement que chaque individu obtient ce qu'il mérite au sein de la société américaine. Quant à Maude Lebowski (Julianne Moore), sa fille, elle apparaît comme une féministe intolérante et radicale, qui s'adonne à des activités artistiques aussi insolites que la peinture vaginale! On remarque également la présence de quelques malfrats de bas étage qui utilisent des armes aussi farfelues que la marmotte pour effrayer leurs adversaires! En somme, Joel et Ethan Coen dépeignent leurs personnages avec humour et tendresse. Ceux-ci composent une saisissante mosaïque de l'Amérique profonde; il est déplorable que le cinéma américain ne nous propose pas plus souvent ce genre de représentation.

Par ailleurs, le film des frères Coen procède à une critique sociopolitique (virulente) de l'Amérique moderne. Ainsi, il n'est pas innocent qu'ils aient choisi de situer leur intrigue à Los Angeles, en 1991. On sait que cette date correspond au déclenchement de la guerre du Golfe entre les forces onusiennes (dirigées par les États-Unis) et l'Irak de Saddam Hussein. De cette façon, les auteurs ont choisi de dénoncer une certaine forme d'impérialisme américain. On le sait, les États-Unis représentent un pays puissant et prospère qui s'arroge fréquemment le droit d'agir comme un justicier à travers le monde. Toutefois, il demeure incapable d'instaurer une équité sociale à l'intérieur de ses propres frontières, d'où sa position très paradoxale au niveau de l'éthique et de la politique. Néanmoins, cela n'empêchait pas la nation de George Bush (semblable, sur ce plan, à celle de Bill Clinton) de diffuser une image d'héroïsme et de prêcher un idéal démocratique inexistant. Pour sa part, «The Dude» apparaît comme un

The Big Lebowski

35 mm / coul. / 117 min / 1998 / fict. / États-Unis

***Réal.**: Joel Coen*
***Scén.**: Joel et Ethan Coen*
***Image**: Roger Deakins*
***Mus.**: Carter Burwell*
***Mont.**: Roderick Jaynes*
***Prod.**: Ethan Coen*
***Dist.**: PolyGram Filmed Entertainment*
***Int.**: Jeff Bridges, John Goodman, Julianne Moore, Steve Buscemi, David Huddleston, Philip Seymour Hoffman, Tara Reid, Philip Moon, Mark Pellegrino, Peter Stormare*

véritable antihéros qui aimerait inconsciemment ressembler à Philip Marlowe, Mike Hammer ou un autre grand détective issu de l'univers du film noir. Mais, malheureusement pour lui, il ne dispose ni de leur chance ni de leur talent. Aussitôt qu'il cherche à occuper une position respectable au sein de la société, on le remet «à sa place»: celle du pauvre, du laissé-pour-compte.

L'écriture cinématographique de Joel Coen séduit le spectateur en raison de son caractère particulièrement foisonnant, baroque. L'univers du film bascule constamment entre le rêve et la réalité. Ainsi, l'existence de Lebowski serait particulièrement terne, «banalement quotidienne», s'il n'en tenait à un curieux concours de circonstances faisant en sorte qu'on lui accorde subitement de l'importance. «The Dude» voit ses horizons s'élargir lorsque M. Lebowski, le millionnaire, lui propose de servir d'intermédiaire entre les ravisseurs de sa jeune et jolie épouse et lui-même. «The Dude» pense alors qu'il pourra toucher une forte somme d'argent (20 000$) et améliorer son sort. En outre, il se croit appelé à jouer un rôle déterminant, comme il a toujours rêvé de le faire. Néanmoins, «The Dude» ne tardera pas à être dépassé par la tournure des événements. Son rêve connaîtra d'ailleurs une fin abrupte lorsqu'il sera injustement appréhendé par la police.

La qualité de l'interprétation compte, évidemment, pour beaucoup dans la réussite du film. Le chevronné Jeff Bridges trouve ici l'un des meilleurs rôles de sa carrière. Son jeu très intuitif à la nonchalance maîtrisée sert fort bien le personnage de Jeff, un flemmard à l'allure à la fois familière et étrangère. Quant à John Goodman, il campe habilement le rôle de Walter Sobchak, un homme révolté qui revendique d'être mieux traité par la société américaine et souhaite faire fortune au détriment de tout sens moral. Par ailleurs, on ne saurait minimiser la finesse de l'interprétation de Julianne Moore, qui campe le personnage de Maude Lebowski avec un flegme, une raideur des plus appropriés. Pour sa part, David Huddleston incarne le rôle du millionnaire, M. Lebowski, avec un indéniable savoir-faire. Enfin, soulignons la brève mais savoureuse apparition de John Turturro, lequel interprète de façon humoristique le personnage de Jesus Quintana, un joueur de quilles extravagant, racoleur et apparemment pédophile.

Dans la dernière partie du film, le spectateur comprend que toute l'histoire du kidnapping de la jeune femme n'était qu'un coup monté par le millionnaire qui parvient ainsi à escroquer une forte somme d'argent à sa compagnie d'assurances. Même si Jeff a découvert la supercherie orchestrée par son homonyme, il n'est pas en mesure de le faire arrêter parce que les autorités policières considéreraient sa parole comme dérisoire, futile par rapport à celle d'un millionnaire et «citoyen honorable». De fait, au sein de l'Amérique contemporaine, les riches réussissent toujours à s'enrichir tandis que les pauvres demeurent pauvres, voire s'appauvrissent davantage. Pourtant, la morale de l'histoire n'est pas désespérée pour autant. En effet, on voit que Jeff parvient à renouer avec son existence quotidienne en dépit du «cauchemar éveillé» qu'il a vécu. De plus, on sent qu'il a pris une certaine distance par rapport à la réalisation du grand rêve matérialiste américain. Comme quoi, l'affirmation de la liberté des petites gens s'avère toujours plus estimable, plus touchante que les magouilles des possédants de la société! ■

Jeff Bridges et Julianne Moore dans ***The Big Lebowski*** (Photo: Merrick Morton)